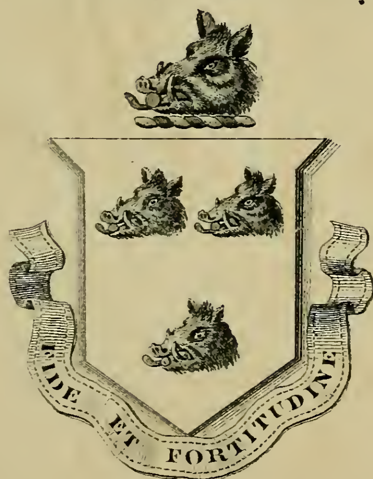

FIDE ET FORTITUDINE

4

LETTRE

DU

PÈRE ÉTERNEL,

A M. DE LAMETH.

1790.

LETTRE

DU

PÈRE ÉTERNEL,

A M DE LAMETH,

Tant pour lui que pour son frère, MM. *Duport*, *Barnave*, *Delaborde*, *le duc d'Aiguillon & consors.*

JE vous fais cette lettre, mon cher fils, pour vous consoler, vous & vos amis (car en m'adressant à vous, comme président, je parle à tous vos coopérateurs) pour soutenir votre courage éprouvé par des traverses auxquelles vous ne vous attendiez pas, & vous donner en même tems quelques avis dont vous avez besoin.

De grands & fins politiques comme vous, sentent bien qu'une grande entrepise ne peut point s'achever sans obstacles & sans accidents. La gloire consiste à les vaincre & à les réparer.

C'eſt un deſſein ſublime que cette république fédérative que vous voulez établir. Mais il ne faut pas vous étonner qu'il révolte certains eſprits. Ils ne peuvent pas tous s'élever à la hauteur de vos conceptions. Les gens ordinaires, ces gens qui vont toujours terre à terre, ne concevront jamais la nature de cette liberté nouvelle dont vous préſentez au peuple l'appât enchanteur. Ces gens-là, encore entachés des vieilles idées, appellent cela de *la licence*, *du déſordre*, *de l'anarchie*. Ils veulent un gouvernement, des loix & de la ſubordination. Il eſt une claſſe d'hommes chez laquelle vous ne parviendrez pas à détruire ces antiques préjugés. Je ne vous conſeille point de l'entreprendre. Il faut les laiſſer dire.

Ils ont tort d'ailleurs. C'eſt à faux, & ce doit être pour vous un grand ſujet de conſolation, c'eſt à faux qu'ils vous accuſent de ne point vouloir de gouvernement ni de loix. La république fédérative n'eſt elle donc pas une eſpèce de gouvernement ? N'a-t-elle pas ſes loix ?

Ils diſent, les méchans, que vous ne voulez établir cette ſorte de gouvernement, que pour vous mettre à ſa tête, & vous emparer de tout le pouvoir. Mais cela eſt de toute juſtice. Et qui donc ſauroit mieux régler le mouvement d'une

machine, que celui qui l'a imaginée & conſtruite? Moi-même, mes enfans, lorſque je vous ai inſpiré ce magnifique deſſein, j'ai bien penſé que vous continueriez de le ſuivre après ſon accompliſſement. C'eſt la récompenſe qui doit couronner vos travaux. Pourquoi voudroit-on que vous travaillaſſiez pour d'autres? Pourquoi exigeroit-on que vous ne penſaſſiez point à vous? *Charité bien ordonnée, ne commence-t-elle pas par elle-même?*

On prétend que ſi vous parveniez à votre but, que ſi une fois vous vous étiez emparé du pouvoir, vous le rendriez plus dure & plus tyrannique qu'il n'a jamais été. Ah! c'eſt que l'on connoît un peu votre caractère. On ſe ſouvient encore de la cour que vous avez faite au deſpotiſme, des faveurs que vous en avez reçues. Mais tout eſt bien changé. Votre popularité eſt maintenant prouvée par des faits qui auroient fait rougir les républicains les plus féroces de l'ancienne Rome: & l'on ne peut pas douter de votre averſion pour le deſpotiſme, lorſqu'on vous a vus, *oubliant tous les principes de reconnoiſſance, & même les leçons de la prudence*, vouloir anéantir toute autre pouvoir que le vôtre.

Je crois bien qu'une fois revêtus de l'autorité qui fait l'objet de vos nobles deſirs, vous arrête-

riez, vous contiendriez févérement ces emportemens du peuple dont vous n'auriez plus à faire, & que vous excitez aujourd'hui pour le bien de vos grands intérêts : mais cela eſt tout ſimple. Il faut bien que tout ait un terme, & le déſordre qui vous auroit été utile, finiroit par devenir dangereux. Je crois bien auſſi que vous vous vengeriez ouvertement de vos ennemis. Cela eſt encore dans l'ordre de la nature. La vengeance eſt la vertu des grandes ames. Sylla, Auguſte, ont-ils pu aſſervir leur patrie ſans le ſecours des proſcriptions ? N'allez pas dire que je fais une comparaiſon gauche, puiſque Sylla & Auguſte ont fait d'une république une monarchie, tandis que vous voulez faire d'une monarchie une république : car, voyez-vous, moi qui ſais l'avenir, je me ſouviens du paſſé, & je ſais très-bien que les Triumvirs ont tenu préciſément votre conduite ; je ſais encore très-bien, qu'en ſuivant la même route, vous arriverez au même terme.

Mais briſons là deſſus, car nous dévoilerions trop la mèche.

C'eſt auſſi un avis que je veux vous donner en paſſant. Vous vous découvrez trop. Vous manquez ſouvent de fineſſe, & c'eſt une grande faute en politique.

Par exemple, vous voulez faire adopter par votre assemblée, un decret qui servira au mieux vos projets, cela est prudent. Pour y parvenir, vous aveuglez le peuple sur ses vrais intérêts, cela est adroit. Vous l'armez pour soutenir votre ouvrage par la force & la violence, cela est sage. C'est bien prendre ses précautions. La veille du grand jour vous donnez à dîner au peuple des halles, vous buvez avec eux, c'est encore fort bien. Il faut soutenir & exciter le zèle de ses bons amis. Mais ensuite vous allez, comme des enfans, vous livrer à des menaces en pleine assemblée; cela est gauche. Vous sortez de la salle à plusieurs reprises pour aller haranguer le peuple par vous rassemblé sur la terrasse sous les fenêtres du lieu de l'assemblée; vos aides de camp au palais-royal commandent *en votre nom*. Tout cela est d'une imprudence extrême. On sait tout d'un coup les auteurs des expéditions, on sait qui est-ce qui a commandé les coups, & d'où ils partent, & l'on reconnoît clairement des chefs de parti dans ceux qu'on ne devroit regarder que comme des patriotes, tout au plus, un peu trop exaltés. Si vous saviez combien ces petites fautes font de tort.

Vous succombez, & tous vos apprêts, toutes vos menaces, vos fanfaronades s'en vont en eau

de boudin. Vous perdez le tems & votre argent; car je ſais ce qu'il vous en a coûté, à vous donner puérilement les honneurs de la victoire : & puis l'on ſe moque de vous.

Autre balourdiſe ; tout en couvrant votre défaite de lauriers, payés beaucoup trop cher, l'aiguillon de la vengeance ſe fait ſentir au fonds de vos cœurs. Vous ſoulevez le peuple, vous l'excitez à pendre à tort & à travers ; mais ce qu'il y a de pis, c'eſt que vous laiſſez divulguer les expédients ruineux qu'il vous a fallu employer pour vous procurer de l'argent, & tout le monde ſait maintenant de qui les furieux ont reçu leur ſalaire.

Une grande partie eſt liée. Des calomnies, ſoutenues par un bon verſement de *guinées*, ont excité la plus grande fermentation. Beaucoup d'honnêtes gens même ſont duppes. Enfin l'intrigue eſt conduite avec une adreſſe, une capacité que je ne peux m'empêcher de louer. Les fauxbourgs ſe donnant la main ſous les chefs que vous leur aviez préparés, devoient venir foudroyer ce Châtelet, auquel, j'en conviens, vous avez de grands reproches à faire, & qui vous inſpire un trop juſte effroi. Malheureuſement le la Fayette qui ne dort point, fait bonne garde, & déroute les pendeurs.

Et vous allez faire mettre dans le N°. 148 de la chronique un *alinéa*, dans lequel, en cherchant à vous excuſer, vous vous plaignez de *l'appareil militaire* qui a été déployé le 26.

Tout le monde ſait que le vile & factieux auteur de la chronique eſt à vos gages; tout le monde en conſéquence voit un aveu dans vos excuſes; & dans vos plaintes, le dépit d'un coup manqué. Il falloit garder *le tacet*, & tâcher d'en dormir le dragon.

Et vous, mon bien aimé Charles de Lameth, vous que vos grandes qualités m'ont déterminé à faire arriver à la préſidence du club, vous manquez auſſi de ſageſſe.

Vous avez conçu le deſir d'obtenir le commandement général de l'armée. Je ne le blâme pas. Il prouve la grandeur de votre cœur. Tout autre que vous ſeroit effrayé de l'idée de ſuccéder à l'homme qui occupe maintenant cette place. Ce deſir d'ailleurs annonce de la prévoyance. Ce ſeroit beaucoup ſans doute pour vos deſſeins que d'être à la tête des troupes. Vous auriez moins de dépenſes d'armes à faire pour équiper vos champions.

Mais quelques furets pénètrent vos vues, &

vous allez sottement écrire au Général un désaveu qui confirme ce qu'on ne faisoit encore que soupçonner. Vous allez plus loin, vous rendez cette lettre publique, afin que personne ne doute de votre intention. Qu'arrive-t-il ? c'est que toute l'armée vous bafoue ; & pour faire la nique à celui qu'elle appelle *le général Jacot* (c'est vous au moins) elle renouvelle à son chef par mille & mille adresses, les assurances de son amour, de son dévouement, de sa confiance, de son admiration, & de son obéissance. Le beau coup que vous avez fait là ! Et, pour vous achever de peindre, votre secretaire couronne toutes ces bévues par une réponse, qu'apparemment vous n'avez pas lue, dont la platitude fait mal au cœur, & dans laquelle, en paroissant rétracter votre premiere lettre, vous vous donnez un nouveau ridicule d'autant plus saillant, qu'il faut encore faire imprimer cette ineptie.

Qu'est-ce ? Vous avez du chagrin? Je vois ce qui se passe dans votre cœur. Vous êtes enragé de trouver toujours ce la Fayette sur vos pas. Vous me reprochez de vous l'avoir envoyé. Que voulez-vous ? C'est l'affaire du moment. Quand il a passé par mes mains, j'avois formé votre chef, actuellement fugitif en Angleterre pour ses beaux faits, ce prince dont vous n'étiez d'abord que

les prévôts ; je venois de vous paîtrir, vous & vos amis ; tout mon attelier étoit épuiſé de vices, il ne reſtoit ſous ma main que des vertus, je les lui ai prodiguées. La candeur qui s'eſt trouvée là, a établi ſon ſiége ſur ſon front ; la fineſſe & la gaieté ſe ſont logées dans ſes yeux ; la vérité a pris ſa bouche pour ſon aſile ; la ſageſſe, la prévoyance, la juſteſſe, ont composé ſon eſprit & ſon jugement. Pour fabriquer ſon cœur, je n'ai trouvé pour matériaux que la bonté, la douceur, la nobleſſe & la franchiſe. Enfin, à peine ai-je pu, en bien cherchant, trouver quelques légers défauts pour adoucir l'éclat du tableau, & mettre cet être privilégié en état d'habiter la terre ; car enfin, je ne pouvois pas y envoyer un ange.

Les la Rochefoucaud & quelques autres ont profité de la même veine, & ſe trouvent auſſi aſſez bien partagés. Je conçois que ces hommes là vous donnent de l'embarras.

Je ne peux plus les refaire. Je ne pourrois que les détruire, & je ſens bien que vous vous chargeriez volontiers de faire mettre mon ordre à exécution ſi je le donnois ; mais il faut que chacun penſe à ſes affaires ; ce ſeroit une injuſtice

dont je ne ſuis point capable, & que, d'ailleurs, ma cour céleſte ne me pardonneroit pas.

Je vous déclare même que je les prends ſous ma protection ſpéciale, & que nous nous brouillerions, ſi vous vous permettiez le moindre écart contre leurs perſonnes.

Je vous permets ſeulement de leur donner toute la tablature dont vous ſerez capables ; de contrarier leurs vues, de traverſer leurs projets, de chercher à leur donner le change ſi vous pouvez.

A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

Une intrigue n'eſt belle qu'autant qu'elle éprouve & ſurmonte beaucoup d'obſtacles. C'eſt pour l'intérêt même de votre renommée, que je vous ai oppoſé des hommes d'un grand mérite qui vous obligent de déployer toutes les reſſources de votre génie.

Allons, mon cher fils, relevez-vous, ranimez le courage de vos dignes collègues ; redoublez de ſoins, de diſſimulation, de fourberie ; employez enfin toutes les qualités qui vous ſont tombées en partage. Souvent elles ont l'avantage ſur la vertu & la bonne foi.

Suivez votre noble carrière. Continuez à tromper, à égarer le bon peuple. Je vous promets de ne rien faire pour diminuer son aveuglement.

Mais aussi, à votre tour, mettez un peu plus d'adresse dans vos menées, un peu moins d'audace dans votre conduite. Attaquez moins ouvertement ces bons patriotes, ces honnêtes gens qui sont toujours entourés de la tourbe des Sages, de l'opinion publique, &qui, quoi que vous fassiez, en imposeront toujours à la classe au milieu de laquelle vous vivez.

Evitez sur-tout de jamais vous trouver en parallèle avec eux ; vous sentez trop bien que si jamais le gros peuple pouvoit saisir le point de comparaison, vous seriez perdus.

Ne vous battez jamais que dans les chemins couverts, la lumière vous sera toujours funeste. Evitez avec grand soin la rencontre de ce la Fayette, il vous battra par-tout. Tramez & serrez, n'agissez que dans les ténèbres, voilà votre lot.

Si, malgré tous vos efforts & vos précautions, vous avez le dessous, eh bien, vous vous serez au moins fait un nom, & avec la souplesse dont

je vous ai doués, vous trouverez toujours à vous retourner. Vous n'aurez, comme dans cette occasion-ci, que le déguisement à changer, & sous quelque masque que vous vous montriez, je vous reconnoîtrez toujours bien. Enfin si, par impossible, vous ne pouvez parvenir à rien dans le monde où vous êtes, je vous promets tout dans l'autre,

P. S. A propos, tâchez donc de choisir un peu mieux vos écrivains. Qu'est-ce qu'un Camille Desmoulins, dont la plume ordurière se traîne toujours dans la fange? Votre Villette est un plat valet, qui n'a ni sel, ni logique. Cela est fait pour perdre un parti; votre Linguet a quelque chose de bon: du moins cela fait écrire. Mais c'est un homme affreux: quelle confiance voulez-vous qu'on prenne à un homme qui a prêché toutes les doctrines, & dont le cœur pourri est infecté de tous les vices? La vérité se déshonoreroit en s'exprimant par sa bouche.

Donnez-nous, me direz-vous, d'honnêtes gens qui veuillent faire ce métier-là? Je conviens de votre embarras; mais du moins recommandez-leur un peu plus de modération, sur-tout à votre Marat qui vous déshonore.

Faites taire auſſi votre St. Huruge : l'homme qu'il attaque eſt de droit regardé comme un homme vertueux ; un pareil reptile ne peut s'attacher qu'à la vertu.

Le Père Eternel.

8

1790.

Before the return of the Duke of Orleans see page 8/, on the 6th July.

See also date of "l'Evangile du Jour" to which this is an answer. If that is in 1789. this should be early in 1790